

GIDE CRITIQUE

GIDE CRITIQUE ET SES PREMIERS CRITIQUES

par

Peter SCHNYDER

Olten. Suisse

Depuis toujours, la critique gidienne s'est penchée sur l'écrivain et a délaissé le critique. Trop de jugements portés témoignent du curieux préjugé selon lequel Gide ne serait pas un "critique". Ne serait-il pas temps, aujourd'hui, d'être attentif à l'originalité de cette pensée critique ? Car Gide ne se sent pas obligé de pousser l'analyse au point extrême: il reste un artiste, même s'il ne renonce pas à "faire de la critique". Ce point de vue n'est pas négligeable et pour ma part, je pense que Gide a, avec bien d'autres, contribué au nouveau statut de la critique que nous pouvons légitimement considérer aujourd'hui comme un genre à cheval entre la littérature et l'ancienne critique. Il y a lieu de tenir compte de sa valeur autonome qui se surajoute, j'ai essayé de le montrer ailleurs, à son évidente fonction heuristique (1). Gide n'a jamais vanté ses capacités de critique; sans doute est-il en partie responsable de ce paradoxe auquel ces pages doivent leur existence. Mais il n'est pour rien dans le préjugé que ce paradoxe perpétue. Inutile de dire que si ces pages partent de celui-ci, elles visent celui-là.

Pour voir ce que le problème a de curieusement paradoxal, il suffit de se rappeler que la plupart des ouvrages sur la critique littéraire du XXème siècle délaissent Gide ou ne le mentionnent qu'incidemment (2), alors que les éditeurs de nos textes scolaires se réfèrent volontiers à lui dans leurs pages de "Jugements" (3): à les parcourir, on perçoit leur intérêt indéniable.

*

C'est très jeune que Gide s'est rendu compte de sa grande faculté discriminatoire. Dans une lettre à Marcel Drouin, il note que sa plus

grande tentation serait l'érudition. Il se révèle qu'il eut l'intention de rédiger une biographie de Savonarole - et nous voyons l'oncle Charles Gide se renseigner à plusieurs reprises sur les progrès de cette monographie ! Après avoir passé la baccalauréat, en 1889, André doit au moins promettre à sa mère de faire sa philosophie à la Sorbonne...

L'analyse, la critique constituèrent sans doute une tentation pour Gide. Une tentation, mais aussi un danger. Il suffit de relire *Les Cahiers d'André Walter*, que Claude Martin nous a permis de redécouvrir, pour voir que dans le premier livre du jeune auteur se joue le conflit d'une approche analytique, déductive ou pour le moins érudite du monde, et une approche synthétique, proche de l'art littéraire.

C'est dans l'une des premières pages critiques consacrées au jeune auteur qu'un jeune plumitif d'une vaste culture, Mécislas Golberg, insiste déjà sur la grande lucidité critique de Gide (4). Il en alla de même d'un jeune étudiant en médecine, Henri Vangeon, qui, sous le pseudonyme d'Henri Ghéon, consacra le premier article sur André Gide (dans le prestigieux *Mercur* de France) et souligna la propension de l'écrivain à l'analyse (5).

Gide lui-même s'est parfois jugé victime de sa tendance "critique", même après avoir réussi une saine séparation entre critique et art (6). Aussi est-ce parmi les siens que la démarche critique de Gide a été appréciée à sa juste valeur, mieux que dans un public même restreint. Madeleine admirait, par exemple, ses *Lettres à Angèle*, et Marcel Drouin préférait ses *Prétextes* même à ses oeuvres de fiction.. Est-il surprenant que ce soit à ses amis de *La N.R.F.* que Gide réserva, par un mouvement pour ainsi dire naturel, presque toutes ses pages critiques (au sens large) ? Eux du moins saisirent vite les qualités de critique de leur plus fameux co-rédacteur. Ainsi, Jacques Rivière insiste, dès 1911, sur "l'impartialité naturelle" de sa critique. Selon lui, le lecteur retrouve dans les critiques de Gide, "tout le travail de son esprit". Son profond sens d'autrui l'amène à l'observer aux prises avec un livre: "D'abord il est indécis, arrêté. Il ne sait par où commencer, il refuse même de choisir une attitude. /.../ Puis il se résigne, il entreprend d'exprimer l'ensemble complexe

de sa pensée; il pose peu à peu toutes les considérations qui l'entravaient. Il construit son opinion en reprenant plusieurs fois son assertion première, en la corrigeant, en la préservant sans cesse des abus où elle pourrait glisser, en lui interdisant sans cesse de devenir exclusive. Elle finit par former un système ingénieusement équilibré et compensé."(7)

Mais c'est le plus brillant critique de la N.R.F., Albert Thibaudet, qui considéra Gide digne de devenir "l'introuvable successeur de Sainte-Beuve" - à condition toutefois qu'il ménageât un "coin de lundisme" dans son oeuvre d'écrivain...(8) Celui qui tient Gide tout d'abord pour un esprit critique, ne fait pas un mauvais choix, aux yeux de Thibaudet. Il n'a pas oublié qu'au début Gide "fut presque la N.R.F.", que son influence sur tout ce qui s'y écrivit restait grande. Tout en se tenant à l'écart, Gide restait un acteur de la revue, non seulement un témoin. Les innovations réelles du milieu gidien concernaient avant tout le roman, même si " tout le champ de la littérature" continuait à l'intéresser. Gide créa lui-même le roman qui contient sa propre critique: son "académie du roman" permit la "critique romancée du roman". C'est elle qui se renouvela continuellement, qui salua le roman d'analyse et, après quelque hésitation, le roman de la durée. La filiation entre Bergson et le roman de Proust peut être comparée à celle qui existait entre Taine et le roman de Zola (ou encore celui de Bourget). Mais ce qui fait la valeur profonde de cette critique-là, c'est, précise Thibaudet, sa disponibilité et sa ferveur, sa volonté et sa faculté de reconnaître ce qui constitue une authentique valeur artistique, de refuser "ce qui sonne faux", sa passion de la sincérité contrôlée par une réelle "crainte d'être dupe". C'est ce discernement lucide qui fonde la valeur la plus précieuse d'une critique qui n'avait que faire de principes ou d'idées directrices - exceptées celles qui se ramènent à une poétique du roman.

Malgré ces prises de position, peu d'études sur Gide critique voient le jour, jusque dans les années vingt. Sur Gide critique, les premières pages dues à une plume non familière restent, à ma connaissance, celles du directeur de *La Revue critique*, Henri Clouard

(9). Elles méritent que nous nous y arrêtions brièvement.

*

Publiée à l'occasion de la parution de *Nouveaux Prétexes*, la petite étude d'Henri Clouard est très révélatrice de la conception critiquée de son auteur. Si nous laissons de côté le nationalisme borné dont il se fait le porte-parole, nous pouvons dire que son auteur est un adepte d'une critique raisonnable, rationaliste, reposant sur une notion encore intacte du sujet proche d'un Brunetière. Clouard défend une démarche critique "qui sait et qui crée, /.../ éminemment concrète, empirique, vérifiable" (art.cité, p.498). "La critique n'est pas faite seulement d'ingéniosité d'esprit et de finesse de sens, mais d'exacte *soumission à l'objet*, d'analyse aussi complète que possible, de vérifications incessantes." (p.499). Cette position explique qu'à ses yeux, Gide n'est pas un critique, car il a "manqué d'un point de vue". Gide serait bien plutôt un amateur, un dilettante: Clouard donne ainsi naissance à un préjugé tenace.

Le tort d'Henri Clouard, c'est peut-être de négliger le fait que Gide est avant tout soucieux de liberté, qu'il refuse de laisser encadrer sa pensée dans un système. Dans la "Lettre à Angèle" consacrée à Nietzsche, ce "lion dans une cage d'écureuil", Gide se réfère à Emerson. "L'esprit fait sa maison, puis la maison enferme l'esprit." (10). Pour un artiste, tout système clos est mortifère. Si Clouard avait lu un peu mieux les *Lettres à Angèle*, il aurait constaté que Gide, lorsqu'il en a envie, sait fort bien approfondir, développer un sujet. Au lieu de cela, il écrit que Gide devrait "pousser plus loin l'analyse, la pousser jusqu'aux limites, jusqu'à percevoir l'armature résistante de toutes nos oeuvres, et des plus fines, notre logique, notre méthode, notre réflexion de philosophes" (p.499). Avec perspicacité, Clouard relève que Gide se contente de "poser des problèmes", pour "tourner court au moment d'en donner la solution". Gide, par conséquent, est tout au plus un "malicieux dialecticien", pas un critique. "Tout n'est chez lui que frôlements, manèges subtils, flâneries, et jeux, Avec la manie de tourner autour de tous les sujets." (p.494)

Clouard fut l'un des premiers à relever cette caractéristique essentielle de Gide critique - mais pour l'en blâmer: la liberté de se contredire, le refus de cette exigence sacro-sainte de la critique depuis Comte et Taine, celle de la non-contradiction. Gide se réjouissait, sans aucun doute, de ce blâme: "Se contredire ! Si seulement M.Barrès l'osait...quelle belle carrière ! " écrit-il dans ses *Lettres à Angèle* (11). Clouard admet qu'il y a, chez Gide, une "croyance en la sainteté de l'art" (p.495); il admire même les qualités du brillant portraitiste, dont la "touche est fine, spirituelle", et la "vision aiguë". Lorsque Gide parle d'un contemporain, il est trop timide et indécis, mais quelle différence chez ceux qui sont morts ! Combien merveilleusement il capte "l'attitude", "le geste familier" et - constat intéressant - "presque le regard" de Baudelaire par exemple. Il est vrai que notre critique n'est pas tout à fait satisfait, car Gide ne se demande pas si Baudelaire a toujours "été égal à son dessein, s'il s'accorde avec ses traits". Voilà pourquoi il conclut que malgré le "charme infini" de ces pages critiques, il a tout de même "manqué de fond et d'atmosphère" (p.502 s.).

Clouard exprime ici l'esprit de la critique de son temps qui défendait une conception psychologique classique de la notion de sujet. Pour faire vite, je dirais qu'un auteur comme Proust fut un des premiers à s'opposer violemment à cette conception de plus en plus anachronique de l'art (et de la critique). Dans *Contre Sainte-Beuve*, il affirme; "Le moi qui est dans nos livres n'est pas identique du moi que nous affichons tous les jours." (12)

Aux yeux de Clouard, Gide a peur d'aller au bout de sa pensée, qu'il avorte continuellement. Clouard choisit, sur telle ou telle question, entre trois ou quatre attitudes humainement possibles. Il se plaint des antinomies dont l'oeuvre critique de Gide est "comme tramée", mais, encore une fois, c'est que la démarche de Clouard est impropre à saisir le dynamisme gidien. Sa volonté généralisatrice lui défend de comprendre que Gide persiste à dire "je" (malgré les conseils de Wilde), son refus "d'enchaîner son moi d'aujourd'hui à son moi d'hier".

Si Clouard n'a pas jugé à sa juste valeur la vérité de la critique

de Gide, il en a cerné, tout en les dénonçant, certaines spécificités importantes, dont le "plaisir de jeu" que Gide prend visiblement à "esquisser les éléments de toutes les affirmations...ou de tous les doutes". Gide "prétend disposer lui-même les éléments de la discussion", mais ils seront disposés de manière "à supprimer, entre son contradicteur et lui, toute commune mesure". Il a reconnu l'élément auto-critique chez Gide: "Ses textes critiques, conclut-il, font entendre la dernière voix individualiste, la dernière voix symboliste qui ait de l'autorité." (p.503)

Nous voyons mieux maintenant que Clouard fut quelque peu la victime de ses réductions à certains modèles de la pensée unitaire, analogique, issus sans doute de la psychologie rationaliste à laquelle j'ai déjà fait allusion et qui est, en 1911, déjà passablement anachronique. Il encourt ainsi le risque de laisser échapper la valeur novatrice d'une critique qui évite la distinction entre théorie et pratique. L'homogénéité du discours critique de Gide étant le critère central d'Henri Clouard, il constate son absence sans voir à quel point celle-ci est intentionnelle. Le point le plus important de l'accusation portée contre la critique gidienne, atout magistral à première vue, apparaît impropre au dynamisme et se retourne contre celui qui l'exprime. Au lieu d'abandonner son propre point de vue, pour mieux appréhender la démarche critique de l'autre, on l'accuse de n'en pas avoir et, par voie de conséquence, de ne pas pousser assez loin l'analyse. Visiblement, il n'a pas mis en évidence la tentative de renouvellement chez Gide critique. Clouard appartient ainsi à une conception passéiste de l'art.

Plus de dix-sept ans après Clouard, c'est Jean Prévost, le fils du romancier Marcel Prévost, qui écrit dans le bel ouvrage publié par *Le Capitole* à l'occasion du 60e. anniversaire de l'écrivain, quelques pages pleines d'esprit et de sève sur Gide critique (13).

Pour Jean Prévost, "André Guide eût pu être le plus grand ces critiques français, mais il préféra être un écrivain créateur" (16). Cette préférence est sensible dans ses entreprises critiques, dans leur tour souvent désinvolte, dans son goût pour la digression - plus

proche dans son fonctionnement, de l'anecdote ou du portrait que de l'analyse classique. Mais elle se laisse également percevoir dans l'absence d'une hiérarchie ou d'une quelconque volonté de systématisation, le désintérêt du point de vue de l'histoire littéraire, le plaisir très vif, "accessoire et parallèle à celui de ses autres oeuvres: indiquer, peser des valeurs". C'est la raison pour laquelle il n'est pas faux d'être sensible au rapport qui relie le critique à l'oeuvre: *Les Nourritures terrestres* sont nécessaires pour éclairer les jugements de *Prétextes*." (*op.cit.*, p.239).

La prédilection de Gide pour la création artistique exige que l'approche de son oeuvre critique tienne compte du pragmatisme qui la guide souvent. La critique ne constitue pas un but pour Gide, qui voit dans l'analyse une préparation. Il y trouve un plaisir très délicat, grâce à un certain type de connaissance., lié à l'homme concret, au particulier, au recours aux "idées *impures*, asservies aux images", qu'il préfère aux idées "exprimées pour elles-mêmes". Ce refus de la pensée de système fait qu'il n'est pas un philosophe. Gide ne met pas au-dessus de tout la recherche de la vérité, mais il "aura été l'homme qui cherche un certain plaisir dans une certaine vérité. /.../ Ce n'est pas un naturaliste qui classe, un chimiste qui décompose, c'est un mineur, un chercheur de gemmes qui déteste tout ce qu'il a déjà trouvé, mais qui tremblera toujours de joie au seuil d'un filon inconnu" (p.242 s.) Voilà pourquoi il ne s'intéressait ni aux mathématiques, ni à la physique, mais pouvait s'adonner à la botanique, à l'observation biologique selon Fabre...

Cette curiosité sans bornes finit par devenir son propre principe. Or la soif de connaître converge chez Gide peu ou prou avec le goût de l'émancipation morale. Il en résulte donc des rétrécissements de la perspective qui se manifestent par des réactions véhémentes. Ainsi Nietzsche a sans doute été vu d'une manière trop restreinte. De Blake qu'il a traduit, Gide retient avant tout la complaisance pour ce qui est "habituellement maudit". Selon Prévost., le choix même des traductions entreprises par Gide est éloquent et l'on peut y retrouver son amour du déconcertant.

L'attitude de sa critique ressemble assez à celle de Goethe, mais présente une sorte de déséquilibre. Par ailleurs, cette position hardiment moraliste rend possible une plus grande compréhension des tendances étrangères et une mise à profit des différences psychologiques, des nuances particulières. C'est Gide qui a, en effet, innové une nouvelle façon d'aimer l'Orient, c'est lui qui a reconnu le profond désaccord entre notre civilisation, notre morale et notre religion, désaccord masqué par l'habitude. Quoi que l'on pense de sa compréhension de Nietzsche, il serait injuste de ne pas reconnaître "la promptitude de tout ce qu'il y comprit, /.../ l'à-propos de tout ce qu'il y choisit et assimila". Que Gide ait disposé, dès ses premières contributions critiques, d'un regard si "aiguisé", interdit de considérer comme négative "sa connaissance de l'homme", qu'il a "sans cesse besoin d'être stimulée par le piquant de la nouveauté" (p.239).

Prévost en déduit le rejet gidien de la litote. A la fin de son *Amyntas*, dans un parallèle entre un Normand et un Arabe, Gide témoigne de son intérêt pour l'Arabe "qui aiguise les mots, dont les images déconcertent", alors que le Normand est "terne et grossier" et "parle toujours par litote" (p.241).

De ce goût pour le nouveau et le particulier, Prévost conclut que la compréhension de Gide pour les classiques est restée scolaire et statique. Il le juge peu nourri des grands poètes hellénistes, qu'il respecte ou admire sans les comprendre totalement. Proche en cela d'un Sainte-Beuve, Gide apprécie "parfaitement Virgile et Racine", mais ne comprend "pleinement ni Eschyle, ni Rabelais, ni Balzac. /.../ Décidé avec une admirable ferveur à s'étendre et à se dépasser partout ailleurs, il n'aura pas, devant le classicisme, rompu le plus gros os pour en sucer la moelle" (*Ibid.*). Mais alors comment concilier cela avec l'évident attrait que manifeste le Gide de la maturité pour le classicisme, défini expressément par la litote ? C'est, dit Prévost, "moins par le goût de la mesure que par horreur de la confusion." C'est aussi pourquoi Gide salue en Hugo "le plus grand poète français", même si par la suite il doit constater que tous les poèmes

de Victor Hugo sont "sans plus de singularités dans leurs différences que toutes les feuilles d'un chêne". "Selon quels critères Gide juge-t-il la poésie ?" demande Prévost et répond: "Il est fort clair que c'est d'après la Bible d'abord et la littérature anglaise, depuis qu'il forme là-dessus son opinion." (p.245)

Gide, constamment soucieux de se cultiver et de se connaître, même si "ce goût pour la connaissance" ne diffère chez lui que par des "nuances du goût de l'émancipation morale", aura été "beaucoup plus loin qu'un Sainte-Beuve". Il s'y ajoute l'attrait du nouveau qui coïncide le plus souvent, chez Gide, avec l'inattendu, l'imprévu, la volonté de révéler ce que la morale oblige de cacher, l'intérêt qu'il prend à la "vieille et bientôt banale doctrine du Manichéisme lorsqu'elle est rajeunie par un Baudelaire", le plaisir qu'il trouve à formuler ses observations et ses exploits - même s'il ne poursuit pas ses analyses - ses digressions, la désinvoiture du ton, sans doute "quelque peu en réaction" contre Faguet, Brunetière, Lemaitre ou Remy de Gourmont. Mais Prévost ne s'en tient pas à cela. Il ajoute: Gide fut le "parfait critique de soi-même, pour jamais ne se recommencer, toujours se renouveler d'un livre à l'autre, en se dépassant toujours", un critique "créateur". Et il est "plus utile pour nous qu'il réinvente au lieu de comprendre puisque c'est ainsi qu'il nous enrichit." (p.240 et 245 s.).

Les réflexions d'Henri Clouard et de Jean Prévost nous montrent bien les difficultés auxquelles se sont heurtés les exégètes de Gide critique. Celui-ci semble se soustraire, tout comme l'artiste, à une attribution précise, à un milieu intellectuel ou politique. A défaut d'une position nette et bien définie, l'activité critique de Gide devait plus déconcerter que convaincre. Les antagonismes gidien furent tout d'abord considérés comme des antinomies. La richesse des idées, la curiosité inlassable et son principe, le mouvement, fut incompris dans son essence même et la mobilité, si typiquement gidienne, interprétée comme le fait d'une personnalité indécise, floue, inquiète et dilettante. L'exigence de prises de position morales nettes suscita l'assimilation ou le rejet. Il s'agit là d'un phénomène courant d'une critique qui

cherche sa propre identité dans l'oeuvre d'autrui pour fonder son statut sur des critères extérieurs.

La réduction de l'activité critique de Gide à un égotisme pur et simple, comme le fit Clouard, équivaut à sa neutralisation au nom d'une objectivité qui ne fonde qu'imparfaitement sa propre validité. Il est intéressant de constater que l'accusation de "subjectivité" s'élève pour la première fois à une époque où règne encore une certaine conception unitaire de la personnalité.

La reconnaissance du dynamisme propre à Gide comme principe positif exigeait une méthode d'approche différente. Force était d'abandonner un point de vue trop absolu. Il fallait étudier Gide d'une manière nouvelle, c'est-à-dire moderne. Cette modernité permettait l'abandon d'un principe métaphysique privilégiant le général au détriment du particulier (et qui établissait une notion de vérité relative). Jacques Rivière a, l'un des premiers, saisi cette modernité de Gide critique. L'analyse de Rivière ressemble à une lecture neutre qui essaie d'être tout entière à son objet. Ce qui lui permet d'exprimer sur l'artiste des points de vue très originaux.

Cette approche, c'est en quelque sorte une phénoménologie du "tour d'esprit" de Gide. Rivière sait reconnaître le perspectivisme que Gide pratique dès ses *Lettres à Angèle*, et saisir que le critique - comme, d'une autre manière, l'artiste - a opéré, dans sa conscience, une reconstruction totale du monde. Cette représentation mentale aboutit au maintien de sa complexité et à une mise en valeur de son irréductibilité par l'établissement d'une relation entre ses composantes. Rivière décèle le caractère dialectique des différentes positions que Gide critique prenait naturellement. Il comprend son intention ironique et sa valeur ludique, mais aussi son refus du jugement, son désir d'impartialité qui reposait sur sa volonté de fidélité envers soi-même. Par l'adéquation de sa méthode aux mécanismes de la critique de Gide, Rivière découvre que les textes critiques de Gide reflètent tout le travail de son esprit. Il distingue donc trois mouvements qui me semblent éclairer la critique gidienne: le premier lié à son indécision et à son hésitation; le deuxième, à son souci de livrer la totalité de sa pensée complexe et à une lucidité hors

pair; le troisième, à un système ingénieusement équilibré.

Rendons hommage ici également à Albert Thibaudet, qui a vu en Gide un critique à la fois proche d'un Sainte-Beuve et différent. Thibaudet insiste sur l'influence de Gide à travers *La N.R.F.*, sur l'importance du milieu gidien, sur son souci de renouvellement des lettres et surtout du roman. La mobilité de Gide n'est plus suspecte, elle devient un élément positif: la disponibilité. Elle renvoie aux valeurs gidiennes par excellence, la faculté de discerner ce qui est authentiquement artistique, la passion de la sincérité tangible dans la ferveur (que surveille la crainte d'être dupe), la volonté de se renouveler et de se dépasser sans cesse, la difficile synthèse entre personnalité et gratuité impersonnelle.

Jean Prévost , lui, sait reconnaître et saluer le critique créateur. Gide refuse une pensée se référant à un système, il se désintéresse de l'histoire littéraire et considère l'analyse comme une préparation à la création - mais peu lui importe, tout comme le goût de la digression: il s'agit pour lui de ne pas perdre de vue le pragmatisme de cette oeuvre critique. Gide ne cherche pas la vérité, mais il est l'homme qui trouve du plaisir dans la recherche d'une certaine vérité. D'où cette curiosité qui explique bien son désir "d'indiquer", de "peser des valeurs", son intérêt pour l'émancipation morale, comme un certain attrait du déconcertant. Si cette recherche, quelque peu spéciale, put empêcher Gide de trouver un véritable équilibre - à la manière de Goethe, son modèle - il n'en reste pas moins que ses innovations et son originalité se fondent, pour une large part, sur celle-là.

La démarche méthodologique de Jean Prévost s'apparente davantage à la méthode quasi phénoménologique de Rivière qu'à celle de Clouard teintée de dogmatisme. Et c'est pourquoi il saisit avec netteté l'aspect principal de la critique littéraire de Gide. Il insiste sur la tendance propre à Gide de déconsidérer la morale en vigueur, dont il exagère sans doute l'importance. Mais ses jugements restent indépendants du contenu de cette morale ébranlée par Gide. Il a renoncé, tout comme Jacques Rivière, à soumettre son objet à un point de vue préétabli: ce qui assure la modernité et par conséquent l'adéquation de son essai

sur Gide critique.

J'espère que ces quelques coups de sonde, même imparfaits et incomplets, auront montré tant soit peu qu'il n'est pas vain de se pencher sur Gide critique - bien au contraire.

NOTES

1. Voir notre étude: *Phé-textes*. "Gide et la tentation de la critique". Paris, Intertextes éditeur, 1987, 210 p.

2. Voici quelques ouvrages qui, malgré leur sujet, ne tiennent pas, ou pratiquement pas, compte de Gide critique: Neal Oxenhandler: *French Literary Criticism* (1966); David Littlejohn: *Gide. A Collection of Critical Essays* (1970); René Wellek: *Discriminations. Further Concepts of Criticism* (1971, 2e éd.): David Lodge: *20th Century Criticism. A Reader.* (1972). J.K. Simon: *Modern French Criticism. From Proust and Valéry to Structuralism* (1972); Walter Hinderer: *Elemente der Literaturkritik. Acht Versuche* (1976); Norbert Mecklenburg: *Kritisches Interpretieren. Untersuchungen zur Theorie der literarischen Wertung und Literaturkritik* (1976, 2e éd.). - Cette liste n'est pas exhaustive !

En revanche, A.Lagarde et L.Michard dans leur manuel sur le *XXe siècle* (Bordas, 1968), réservant une quarantaine de pages à Gide, présentent brièvement quelques stations de "Gide critique littéraire". A leurs dires cette critique est "le modèle sérieux de la critique impressionniste et subjective" puisqu'elle renvoie aux "éléments de sa propre esthétique"; elle rend visible "la personnalité profonde de l'homme", tout en y restant confinée (*op.cit.*, p.294). Suivent trois extraits: le fameux "Billet à Angèle" sur le classicisme, une page de *l'Essai sur Montaigne* et une autre tirée de *Dostoïevski*.

3. Par exemple dans les "Classiques de la civilisation française" (éd. Didier): Molière, *Le Malade imaginaire* (1970, p.12). Racine, *Phèdre* (1969, p.10 et 39). Voltaire, *Candide* (1972, p.13); dans l'"Univers des Lettres" (éd. Bordas): Racine, *Iphigénie* (1973, p.118); dans les "(Nouveaux) Classiques Larousse": La Fontaine, *Fables choisies*, livres 7 à 12; t. II (1971, p.151, *Verlaine et les poètes symbolistes* (1943, p.96).

4. Cf. les extraits que Claude Martin a reproduits de cet article (publié dans *La Revue sentimentale*, janvier 1897) dans *La Maturité d'André Gide* (Paris, Klincksieck, 1977), p.166.
5. Cf. le *Mercure de France*, mai 1897, p.237-262 'texte reproduit dans le B.A.A.G., n° 27 et 28, juillet et octobre 1975).
6. Cf. à ce sujet, la grande thèse de Raimund Theis: *Poesie und Kunst bei André Gide* (Cologne, 1954) qui montre justement que la tentation "critique chez Gide s'atténue largement vers 1909 avec l'élaboration d'un concept clairement défini entre un art "naïf " fondé sur une esthétique de l'inspiration chère à Jammes ou Raymond Bonheur, et un art "critique", c'est-à-dire conscient et auto-réflexif, qui place une certaine portion "critique" dans l'oeuvre elle-même.
7. André Gide, in: *Etudes* (Paris, Marcel Rivière, 1924), p.173-258.
8. "De la critique gidienne", in: *Réflexions sur la critique* (Gallimard, 1939), p.231-237.
9. "André Gide critique littéraire", in: *Mercure de France*, 1er août 1911, p.494-503.
10. *Lettres à Angèle*, reprises dans *Prétextes* (éd. de 1963), p.84.
11. *Ibid.*, p.53.
12. *Contre Sainte-Beuve*, précédé de *Pastiches et Mélanges* et suivi de *Essais et articles* (Pléiade, 1971), p.309.
13. "André Gide critique", in: *André Gide* (Paris, éd. du Capitole, 1928), p.235-246.